

JEAN LE DU, «Etudes Celtiques» 35 (2003), pp.351-358, review of Mario Alinei, *Origini delle lingue d'Europa*, Bologna, Il Mulino, volume I. *La Teoria della continuità*, 1996, volume II. *Continuità dal Mesolitico all'età del Ferro nelle principali aree etnolinguistiche*, 2000.

On se souvient que l'article 2 des statuts de la *Société Linguistique de Paris* (1866) stipulait qu'aucune communication concernant l'origine du langage ne serait admise en son sein. La linguistique naissante avait alors besoin, pour se développer, de se démarquer des préoccupations métaphysiques qui baignaient toutes les réflexions sur le langage. Ce temps est bien révolu, grâce aux avancées de la paléo-anthropologie, de l'archéologie, de la génétique et de la linguistique. L'œuvre en deux volumes présentée ici se situe dans le cadre de la recherche actuelle sur l'origine des langues du monde et du langage en général. Professeur émérite à l'université d'Utrecht (1959-1987), leur auteur, Mario Alinei, fondateur et directeur de la revue *Quaderni di Semantica*, a été, jusqu'en 1998, président de l'*Atlas Linguarum Europae*. Ses travaux ont porté notamment sur la sémantique et la dialectologie: il a ainsi introduit dans l'ALE la notion de «carte motivationnelle» qui ajoute une dimension sémantique à l'interprétation des données fournies par les 2 631 points d'enquête de cette vaste entreprise internationale.

La recherche archéologique récente n'a pas apporté la preuve d'une grande invasion indo-européenne à laquelle cependant la linguistique reste attachée. Parmi les 70 ouvrages consacrés aux origines IE, la théorie la plus couramment admise aujourd'hui est cependant portée par des archéologues: Marija Gimbutas, dont la thèse est reprise par J.P. Mallory (*In Search of the Indo-Europeans, Language, Archeology and Myth*, London, Thames & Hudson, 1989), considère que le proto-indo-européen se confond avec la culture pastorale des kurgans, née dans une vaste aire de la Russie méridionale et qui se serait imposée par la force, la «kurganisation» de l'Europe ayant entraîné son indo-européanisation sur le plan linguistique. Colin Renfrew (*Archaeology and Language. The Puzzle of Indo-European Origins*, London, 1987)- autre archéologue - remplace l'invasion des guerriers pasteurs par l'arrivée de la révolution néolithique à partir de l'Orient, offrant donc une chronologie supérieure. Mais ce modèle aussi est démenti par les archéologues, qui donnent aux autochtones le rôle principal dans la néolithisation. Le seul modèle, selon Alinei, est celui de la continuité des populations et des langues indo-européennes et non indo-européennes de l'Europe dès le paléolithique, sans ignorer, bien entendu, les invasions

d'importance mineure et la constitution de superstrats par des infiltrations de caractère élitare et colonial à l'âge des métaux. Les Indo-Européens sont quelques uns des premiers groupes d'*Homo loquens* nés en Afrique d'où ils sont partis après une longue évolution au cours de laquelle se sont formées les différentes *phyla* (il préfère le terme de *phylum* à celui de famille de langue). Sans prendre parti sur le rattachement de *Homo loquens* à *Homo erectus* ou à *Homo sapiens sapiens*, l'auteur discute des rapports entre l'origine du langage et celle des langues, limitant son champ d'investigation à la dernière période, qui va de la fin du paléolithique supérieur à la fin de l'âge des métaux. Il va s'appliquer principalement l'étude systématique des correspondances entre isoglosses linguistiques et aires archéologiques. Cet usage de la géolinguistique est un des fondements les plus originaux de ce travail. Selon Alinei, on ne peut parler de «dialectes» aux périodes les plus anciennes, mais de variations géolinguistiques: en effet, l'existence de dialectes implique celle d'une «langue» de référence, expression d'une civilisation élitare, qui n'apparaît qu'avec l'âge des métaux. A l'opposé de la chronologie traditionnelle, qui place l'origine des dialectes entre la disparition des langues antiques, considérées comme des fossiles, et l'apparition des langues modernes au moyen âge, Mario Alinei est persuadé que les dialectes actuels continuent pour partie les parlers de la préhistoire la plus ancienne. Leur conservatisme dérive de la distance sociale énorme entre les couches cultivées et les couches dialectophones, incultes, analphabétisées et statiques.

Un autre point fondamental du travail d'Alinei est son retournement de la conception traditionnelle du changement linguistique. Les langues ne sont pas des «organismes naturels» toujours en évolution. Elles sont au contraire conservatrices, et n'évoluent que sous la contrainte des contacts géographiques et ethniques et des transformations socioculturelles. S'il existe bien des «règles» du changement linguistique, qu'on établit a posteriori, on ne saurait parler de «lois», qui impliquent un point de vue métaphysique sur une «force vitale» des langues dont rien ne vient démontrer l'existence. Ce qui se transmet au cours des temps, c'est le mécanisme de conversion qui provoque l'adaptation instantanée des innovations linguistiques au dialecte: le mot moderne *télévision* s'adapte, dès son apparition, aux prononciations locales des dialectes italiens, sans qu'on puisse parler à ce propos d'évolution. On ne peut donc pas parler de filiation entre les langues, mais d'hybridation ethno-sociale réalisée nécessairement par contact géographique.

Le premier volume comprend cinq parties. La première est consacrée à la périodisation de la préhistoire selon sept systèmes indépendants (géologie, anthropologie, archéologie, ethnologie, idéologie, sociologie, linguistique). Pour cela, l'auteur a pris en compte, comme en témoigne sa bibliographie

impressionnante, les découvertes les plus récentes dans des différents domaines.

Les 88 langues de l'Europe, regroupées en 17 familles, constituent 6 phyla, dont l'IE est la plus importante du point de vue numérique. L'identification du linéaire B avec le mycénien, une forme archaïque du grec, dès le deuxième millénaire avant notre ère, et la démonstration récente de la présence au début du deuxième millénaire avant notre ère de trois langues IE en Anatolie - le hittite, le louve et le palaïque - parlées par des populations dont la présence en cette région est attestée au moins au troisième millénaire, rendent fort improbable l'existence d'un IE unitaire au troisième millénaire.

Dans la deuxième partie, Alinei se penche sur le cas de l'Italie. S'appuyant sur la lecture de cartes dialectales - le soc de la charrue, le fumier etc. - , il avance l'idée que l'Italie et la Corse étaient déjà italiques au deuxième millénaire avant notre ère.

La troisième partie est consacrée au débat déjà cité sur le conservatisme et le changement linguistiques. Selon Alinei, seule la datation lexicale est possible, les changements phonétiques ne pouvant être datés que de façon relative. Contrairement à la linguistique traditionnelle, qui se limite à étudier les changements à travers les formes écrites, il est indispensable de mes considérer sous l'angle culturo-linguistique. Ainsi, on sait que la roue à rayons n'apparaît qu'après 2500 avant notre ère, c'est-à-dire trop tardivement pour pouvoir avoir appartenu à l'IE unitaire. Selon la chronologie traditionnelle, il ne peut donc s'agir que d'un emprunt. Le mot correspond au latin ROTA, qu'on peut rattacher à une racine \*RET(H) signifiant 'courir', qui n'apparaît qu'en celtique (le rattachement au balte avancé par Pokorny est rejeté par les spécialistes). Alinei avance l'hypothèse que ce type de roue inventé par les Celtes s'est répandu, avec son nom, jusqu'à l'aire ouralienne. Cela peut-être rattaché au fait que la terminologie du char en latin est entièrement celtique: on sait que les Celtes étaient célèbres pour leur habileté dans ce domaine. Alinei en déduit qu'un emprunt de diffusion IE n'est pas forcément d'origine extra IE, mais peut venir de l'intérieur de la famille. Dans ce cas, cela impliquerait qu'au troisième millénaire avant notre ère les Celtes étaient déjà différenciés et déjà établis dans leur localisation historique.

La quatrième partie de l'ouvrage, est la présentation détaillée de la théorie de la continuité (TC). Le scénario de la diaspora linguistique européenne se confond pour la TC avec celui de son premier peuplement par *Homo loquens* et la préhistoire de toutes les régions européennes est la préhistoire des populations de langue IE, ouraliennes, caucasiennes, altaïques, sémitiques et basque. La diaspora à partir de l'Afrique s'est probablement effectuée selon un seul itinéraire, le corridor d'Asie Mineure, qui aurait introduit les IE en Anatolie, où se serait effectuée la première séparation des langues anatoliennes; de là un rameau se serait dirigé vers l'Europe, un autre

vers l'Asie. Sans exclure de tout cela la présence d'autres *phyla* non-IE et la participation de ces langues à un *macrophylum* plus vaste. Il n'y aurait pas eu, en conséquence, une disparition catastrophique de toutes les langues parlées par des populations pré-IE, mais l'extinction de certaines langues, selon des modèles opérant encore de nos jours, provoquant la rupture de continuums linguistiques préexistants. Suit une discussion détaillée sur les rapports entre la chronologie des différenciations linguistique, génétique et raciale. La date de la diaspora, dans tous les cas de figure, ne peut qu'être postérieure au paléolithique supérieur ainsi qu'une bonne partie du paléolithique moyen. Alinei discute ensuite les nouvelles théories sur l'origine et l'évolution des langues, tant aux Etats-Unis (Congrès de l'*American Anthropological Association* en 1972, de la *New-York Academy of Sciences* en 1975 consacrés à la glottogénèse) qu'en Europe, avec les travaux précurseurs de chercheurs soviétiques et ceux de Leroi-Gouran. Il passe en revue les modèles de Aiello et Dunbar, de Parker et Gibson, la théorie de Lieberman, celle de Bickerton. Il expose ensuite les résultats des recherches géogénétiques (Cavalli-Sforza et son école) selon lesquels la classification génétique des groupes humains, très semblable à la classification linguistique, démontrerait un rapport étroit entre les deux ordres de phénomènes. Les travaux des macro-comparatistes - et d'abord l'école nostratique dont la naissance remonte à Holder Pedersen - sont ensuite passés en revue. Tout cela conduisant à une discussion sur l'opposition entre monogénèse et polygénèse. Le choix demeure entre une TC longue et une TC courte, selon la date de la diaspora.

Vient ensuite un chapitre très détaillé - et fort surprenant - postulant une corrélation entre développement technologique et développement linguistique dans la préhistoire, où l'auteur établit de façon audacieuse une corrélation entre les industries lithiques anciennes et la typologie linguistique. Aux trois grandes aires réparties entre les *choppers* d'Asie orientale, les bifaces d'Europe occidentale, d'Afrique du Nord et d'Asie occidentale et les outils à éclats d'Europe orientale et d'Asie centrale correspondraient les différenciations morpholexicales entre langues isolantes (lexèmes simples), langues flexionnelles (lexèmes comprenant un seul morphème synthétique) et langues agglutinantes (lexèmes comprenant une séquence de morphèmes analytiques).

La cinquième et dernière partie de ce premier volume porte sur une nouvelle lecture de la documentation linguistique existante. Alinei part pour l'IE du dictionnaire de Pokorny avec ses 2044 termes, réduits aux 656 termes retenus comme sûrs par G. Devoto dans ses *Origine indoeuropee* (Firenze, Sansoni, 1962), dont il sélectionne 300, répartis en huit catégories sémantiques choisies en fonction de ses recherches précédentes sur la sémantique structurale et historique appliquée au vocabulaire magico-religieux. Les racines retenues remonteraient au protolexique IE de *Homo loquens* (par exemple \*mer- «mourir», \*ed- 'manger', \*derk- 'voir', sem-

‘été’, \*kosilo- ‘noix’ etc.). Il y ajoute un certain nombre de notions exprimant des relations spatio-temporelles, comme la catégorie des ‘WH questions’ (qui, quoi, où etc.), les pronoms personnels, des adverbes etc. Il en conclut qu’on peut répartir une partie du lexique grammatical et sémantique entre éléments précédant la diaspora d’Afrique et éléments remontant aux industries bifaces réparties par ondes sur des territoires plus vastes; que dans la période suivant la déglaciation et le peuplement du Nord de l’Europe, au début de l’holocène et au mésolithique, les parlars IE occupaient leurs territoires protohistoriques et comprenaient déjà les groupes actuels et les subdivisions existant à l’intérieur des groupes eux-mêmes.

Suit une réflexion détaillée sur la datation de la différenciation géolinguistique de l’IE appuyée sur l’étude de différentes notions, comme celles portant sur la naissance de la religion, le nom de l’ours, remplacé par des formes tabouisées etc. Il distingue quatre étapes a) détachement de l’anatolien; b) division de l’IE en deux branches continentales, asiatique et européen; c) division de l’IE en deux branches égales, orientale et occidentale; d) fragmentation de l’aire.

Une illustration intéressante porte sur le nom du poisson. L’archéologie situe dans le paléolithique supérieur l’introduction du poisson comme base de subsistance, la pêche régulière et systématique étant d’abord observée sur les rives de l’Atlantique (la mer Baltique était sous les glaces). Le nom du poisson est un problème classiques de l’IE, qui ne dispose pas d’une racine commune pour cette notion. Pour la TC, cette absence s’explique facilement: si l’aire atlantique était déjà celtique au moment du développement de la pêche, on pourrait proposer l’interprétation suivante pour l’isoglosse celto-latino-germanique. Des quatre variantes airl. *iask*, lat. *piscis*, got. *fisks*, aisl. *fiskr*, seule la première serait héréditaire, les autres étant des emprunts au celtique. Pokorny avançait déjà l’hypothèse d’une origine du mirl. *esc* ‘eau’ (d’où *esca* ‘marais’) de \*pid-ska, à son tour de PIE \*pei-tu-, \*pi-tu- ‘nourriture, boisson, aliment’. On pourrait compléter cette hypothèse en interprétant le nom occidental du poisson comme une innovation celtique, dont la motivation pourrait être celle de l’eau (le poisson comme ‘animal aquatique’ ou comme ‘aliment’. Dans les deux autres aires, le mot serait un emprunt immotivé fait à une époque précédant la chute du p en celtique. A partir d’autres exemples caractéristiques, Alinei essaie de démontrer que la TC peut apporter un nouvel éclairage au rôle des divers groupes linguistiques dans la diffusion des innovations technologiques et idéologiques dans le reste de l’Europe, comme par exemple le rôle de l’aire grecque dans la diffusion de l’aire.

Suit une illustration de faits préhistoriques à travers le prisme de la stratigraphie cachée du lexique latin, et de la stratigraphie encore visible des dialectes vivants, comme la survivance des traces matrilineaires dans *avunculus* ‘oncle maternel’. Il en conclut que le latin était déjà différencié

au néolithique, et que le passage de structures sociales égalitaires à la formation d'élites agro-pastorales à l'âge des métaux s'est produit à un moment où le cadre linguistique a atteint un degré supérieur de fragmentation linguistique, et ne peut donc coïncider avec la différenciation de l'IE.

L'ouvrage se termine par l'étude de la stratigraphie préhistorique des dialectes européens. Alors que les langues écrites savantes renouvellent les parties du lexique - technologie, institutions - les plus exposées au développement culturel, les dialectes, survivant dans un environnement culturel subalterne, ont de tous temps été marginalisés au sein d'un univers statique, comme congelé. Pour illustrer ce point, Alinei explore un champ très représentatif, celui de l'idéologie. Tous les dialectes de l'Europe utilisent une énorme quantité de dénominations chrétiennes ou musulmanes pour désigner les catégories les plus élémentaires du réel (animaux, plantes, phénomènes atmosphériques, maladies) qui n'ont rien à voir avec la doctrine religieuse. La linguistique traditionnelle continue jusqu'à nos jours à considérer ces noms comme facétieux, alors qu'il s'agit de traces de totémisme dont on trouvait il y a peu encore des survivances dans certaines régions d'Europe (Sicile, Irlande), et dans les fables, comme *Ma mère l'oie*. Ces croyances du paléolithique moyen et supérieur ont survécu pendant le néolithique et n'ont disparu qu'à l'âge des métaux, ne subsistant que par rémanence dans les dialectes, tandis que les langues élitaires, sujettes au renouveau culturel, n'en avaient presque rien retenu. (voir Mario Alinei, *Dal totemismo al cristianesimo popolare*, Alessandria, ed. dell'Orso, 1984). Les dialectes, plus nombreux et plus conservateurs que les langues, plus étroitement liés au sol, sont plus utiles pour l'étude du continuum territorial. Mario Alinei plaide donc pour l'association comme partenaire de plein droit de la dialectologie à l'étude pluridisciplinaire de la préhistoire.

Le deuxième volume passe en revue les principales aires linguistiques européennes, cherchant à en reconstruire l'évolution continue du mésolithique jusqu'au seuil de l'histoire, en montrant l'absolue convergence entre le cadre archéologique des diverses parties du continent et le cadre linguistique et dialectal d'aujourd'hui. Il étudie tout à tour les aires altaïque, caucasienne, ouralienne, slave, baltique, germanique, celtique, néolatine, sémitique (Malte). Le problème basque n'est pas traité, et l'aire grecque est prise en considération dans le chapitre dédié à l'aire balkanique.

Se réjouissant des convergences des vues de l'archéologue belge Marcel Otte (*Diffusion des langues modernes en Eurasie préhistorique* in C.R. Acad. Sc. Paris, t. 321, série II a, pp. 1219-1226, 1995), Alinei exhorte les linguistes à changer le cadre de leurs études. L'effort est bien moindre à ce qu'il pourrait sembler au premier abord, la méthode de base - la grammaire historique comparative - restant absolument valide, le changement

n'affectant que les références chronologiques, beaucoup plus éloignées dans le temps.

Le volume est divisé en quatre parties. Après un exposé des finalités de l'ouvrage et de sa méthodologie, l'introduction retrace les grandes étapes de la préhistoire européenne de la fin du paléolithique à l'âge du Fer. Faute d'une recherche systématique sur les aires culturelles du mésolithique, il faudra s'appuyer sur la riche documentation sur le néolithique: les aires de l'âge des métaux, assez bien délimitées, sont caractérisées par la domination de groupes élitaires qui ont étendu leur domination hors de leurs limites originales, et ne peuvent donc pas révéler les réalités ethnolinguistiques originelles. Trois types d'aires retiennent particulièrement l'attention: 1) les aires issues de la déglaciation du nord de l'Europe et des Alpes, les seules dont la préhistoire est extrêmement courte (de 10 ou 11000 ans); 2) les aires insulaires les plus éloignées, dont le peuplement ne doit pas remonter au delà du paléolithique supérieur en raison des problèmes de navigation; 3) les steppes d'Europe orientale, où se sont développées des cultures très stables et durables liées à l'élevage.

La deuxième partie est consacrée aux aires non indo-européennes de l'Europe orientale. On y relève en particulier l'importance de la zone ouralienne pour la TC. Les spécialistes de cette aire, abandonnant les théories invasionnistes qui régnaient naguère, sont désormais tous d'accord pour admettre une continuité de la fin du paléolithique et du mésolithique jusqu'à nos jours, avec une conquête progressive des zones soumises à la déglaciation.

La troisième partie traite des aires indo-européennes de l'Europe orientale, septentrionale et médiane, et enfin la quatrième de l'aire indo-européenne méditerranéenne centre-occidentale particulièrement chère à l'auteur. Je m'arrêterai brièvement ici sur la partie consacrée à l'aire celtique, à laquelle l'auteur consacre rien moins que 108 pages. Les Celtes, nous l'avons dit, sont les pêcheurs de la fin du paléolithique et du mésolithique. L'Irlande et la Grande-Bretagne n'étaient pas encore insulaires à cette époque, l'ensemble proto-celtique formant donc une aire continentale continue allant de l'Irlande à la Gaule historique et à la partie de la Belgique que César considérait comme Celtique. L'Irlande, serait restée entièrement celtique après sa séparation au septième millénaire; il est possible, affirme Alinei, que la Grande-Bretagne, séparée du continent vers 6500 avant notre ère, ait pu être partagée entre Celtes et Germains le long des montagnes du centre, ces derniers ayant pu se trouver dans l'île ab antiquo.

Le phénomène mégalithique est d'origine celtique, car c'est dans cette aire - en Bretagne- qu'il a plonge ses racines dans le mésolithique comme il ressort de la datation au radiocarbone. Ailleurs, les monuments sont postérieurs de plusieurs siècles au début du néolithique: les plus anciens de Bretagne datent de 4600 avant notre ère, la diffusion du phénomène à partir de cette zone étant évidente quand on considère l'espacement des dates de

leur érection (4400 dans la péninsule ibérique, 3700 en Irlande et Grande-Bretagne, troisième millénaire dans le sud de la France, deuxième millénaire dans les Pouilles etc.). La seconde innovation celtique importante est la civilisation du vase campaniforme, dont les porteurs, dans la perspective de la TC, ne peuvent être des Celtes. Ces guerriers ont été les premiers à pouvoir conquérir en Europe occidentale et centrale une position dominante grâce à la métallurgie, qui leur a fourni des armes puissantes, et à la domestication du cheval. La diffusion de ces groupes reflèterait l'émergence de groupes celtiques élitaires, hautement spécialisés, et leur infiltration dans les strates les plus élevées des autres sociétés d'Europe centrale et méditerranéenne occidentale, où ils auraient introduit de nouvelles techniques métallurgiques, le cheval, la charrue, la roue à rayons, développant en outre le commerce et l'exploitation raisonnée des ressources naturelles. Ils auraient ainsi ouvert la voie à leurs héritiers, les Celtes de Halstatt et la Tène, qui ont ainsi pu devenir les premiers dominateurs de l'Europe, établissant un pouvoir colonial sur des populations autochtones de types divers. La TC inverse donc le sens du mouvement de la civilisation celtique, qui dans cette perspective se déplace d'ouest en est. Ce fait est prouvé linguistiquement, selon Alinei, par les nombreux emprunts celtiques dans les langues germaniques, attribuables au néolithique tardif, aux âges du bronze et du fer auxquels ne correspondent pas d'emprunts germaniques en celtique aux mêmes périodes. Comment expliquer, s'interroge l'auteur, que la toponymie celtique soit concentrée dans les régions occidentales d'Europe si on considère qu'elles constituent l'aire celtique la plus récente? Selon Alinei, donc, la provenance des Celtes d'Europe centrale est l'un des nombreux mythes de l'indo-européanistique traditionnelle.

Alinei passe ensuite en revue les différentes aires celtiques, abordant de nombreux points comme ce qu'il appelle la fausse question de l'arrivée des Celtes en Irlande où ils ont toujours été présents. La tâche des études celtiques, dans la perspective de la TC, est de réexaminer les données linguistiques et dialectologiques, folkloriques et littéraires existantes à la lumière de la nouvelle chronologie et du nouveau modèle. Si, dans la vision traditionnelle, les Celtes sont un des principaux peuples historiques de l'Europe, ils le sont aussi, dans la perspective de la TC, pour la préhistoire, au moins depuis le mésolithique. Mario Alinei examine ensuite, en s'appuyant sur de nombreux exemples, la stratigraphie lexicale celtique, ainsi que la diffusion de traits celtiques en dehors de la zone. De nombreux traits communs avec l'italique s'expliqueraient par des rapports très anciens entre les deux aires, par exemple le parallélisme entre irl. *talam* et *tir* et lat. *tellus* et *terra*. Il donne une importance particulière au phénomène de la lénition, dont il pense que l'expansion dans d'autres zones linguistique comme l'ouest de la péninsule ibérique est une conséquence de la diffusion du mégalithisme et de l'influence des porteurs de vases campaniformes. La présence de groupes celtiques dans ces régions n'aurait pas provoqué une



substitution de langue, mais une hybridation au contact de populations autochtones subsistantes.

Pour conclure, Alinei compare le mythe de la Grande Invasion de l'Europe à celui du Déluge: si ce dernier était un obstacle à une connaissance sérieuse du passé de la terre et du genre humain, l'autre constitue un frein à la connaissance du passé ethnique et linguistique de l'Europe. La réflexion d'Alinei, qui est une relecture, à la lumière des nouveaux apports de diverses sciences, des données de la linguistique comparative, représente une tentative de donner à cette science une vitalité nouvelle. La dialectologie et la géolinguistique acquièrent également, dans cette perspective, une place de premier plan dans le concert des sciences humaines. Il est à souhaiter que les critiques, qui ne manqueront certainement pas, étant donné l'immense champ de connaissances exploré par l'auteur, soient nombreuses, et qu'elles s'expriment de façon constructive, permettant l'ouverture d'une discussion qui ne peut être que bénéfique pour le renouvellement de la manière d'aborder l'étude du passé de notre continent.

Jean Le Dû, professeur émérite,  
Centre de Recherche Bretonne et Celtique,  
Université de Bretagne Occidentale  
Brest.